

# L'EXPOSITION DE PARIS

## DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 25 janvier 1890.

N° 73

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



EXPOSITION RÉTROSPECTIVE. — SOUPIÈRE LOUIS XVI EN ARGENT APPARTENANT A M. H. EPHRUSSI.



## L'ART A L'EXPOSITION

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE  
DU TROCADÉRO

C'est une très curieuse synthèse des arts somptuaires en France depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution. La pièce est en trois actes et quatre tableaux — une vraie féerie. Les deux premiers tableaux sont consacrés au roman et au gothique. Le second acte appartient au seizième siècle, et le troisième, qui forme le dénouement, à cette charmante période des dix-septième et dix-huitième siècles.

Nous sommes d'abord sous les Mérovingiens et sous les Carlovingiens. Les émaux champlevés abondent : c'est l'orfèvrerie de l'époque. Les vieilles écoles de Limoges et de Verdun triomphent avec leurs procédés d'émaillerie empruntés à Byzance et qui ont traversé les siècles sans s'altérer.

Voici, tout d'abord, sur une grande plaque d'émail champlevé du douzième siècle où dominent les couleurs bleue et verte, Geoffroy Plantagenet dans le costume qu'il portait, au dire des chroniqueurs, le jour de son mariage. Le comte d'Anjou a les cheveux et la barbe d'un blond roux. Son manteau fourré de menu vair a été rejeté sur ses épaules. Sa main droite tient un glaive levé. Le bras gauche est recouvert d'une targe où passent des léopards. Par sa raideur compassée, Plantagenet rappelle les Sésostris gravés sur pierre de l'ancienne Égypte.

Le plus curieux des reliquaires a été envoyé par l'église de Conques, une petite paroisse du Tarn, à quelques lieues de Rodez. C'est une châsse à peu près carrée qui date du neuvième siècle. Elle est recouverte de feuilles d'or placées sur des ais et repoussées au marteau. Sur le devant, le Christ est étendu sur la croix entre la Vierge et Marie-Magdeleine. Audessus d'eux brillent le soleil et la lune, tandis qu'autour court une broderie légère de filigranes parsemés de petits cabochons et de ces pierres gravées qui se trouvaient en abondance dans les Gaules après le passage de la civilisation romaine.

C'est toujours du même trésor, l'un des plus riches de France, qui a failli être détruit en 93, que viennent la *Lanterne de saint Vincent* et l'*A dit de Charlemagne*, un simple triangle sans barre orné de nombreux cabochons sur les montants et d'une grosse loupe ronde en cristal de roche placée au sommet comme un diadème.

La tradition raconte que Charlemagne avait distribué des lettres à ses principales

abbayes en suivant l'ordre de ses préférences. Conques eut la première de l'alphabet, ce qui lui servit souvent à imposer sa suprématie dans la région et surtout à écraser sa rivale de Figeac qu'elle n'aimait guère.

Citerai-je les peignes liturgiques en ivoire, une des curiosités symboliques de notre histoire religieuse? Avant de monter à l'autel pour dire leur messe, les évêques prenaient un peigne et le passaient à travers leurs longues chevelures, comme une image de la propreté. Il y a deux de ces spécimens fort rares. L'un fort ancien, usé par l'âge et non par le service, n'a plus toutes ses dents. L'autre, datant du neuvième siècle, porte au milieu deux lions affrontés dans un cintre roman. C'est le peigne de saint Loup, conservé à la cathédrale de Sens, et auquel on attribuait la vertu de guérir la gale.

Autres objets ecclésiastiques en ivoire : les *Tau*, symbole de la juridiction épiscopale et abbatiale que les évêques et les abbés portèrent longtemps au lieu de crosse et que l'on prétend avoir été inventés par Thollon, le savant élève de saint Éloi. Celui du musée de Chartres servait de marque distinctive au onzième siècle à un abbé de Coulombs. Il est très fruste, avec une tête au milieu, et rappelle une béquille de canne de notre époque. Un autre, au musée de la Seine-Inférieure, formé d'enroulements et de feuillages, est plus décoratif.

\* \*

Les vitrines de la seconde salle continuent à nous présenter surtout l'histoire de l'art gothique.

Déjà apparaissent les émaux translucides sur relief qui furent le perfectionnement de l'émail champlevé. Admirables, ces émaux, qui ressemblent à de fines ciselures vues à travers une eau colorée. Lorsque l'or et l'argent devinrent moins rares, on s'en servit en plaques minces pour remplacer le cuivre. Aux tons laiteux succédèrent alors les transparents. Le quatorzième siècle commença ce nouvel art qui dura jusqu'au seizième siècle, où il eut son apogée avec Benvenuto Cellini.

On peut étudier de près ce curieux travail en examinant dans la vitrine centrale une petite plaque ronde en argent prêtée par le musée de Saint-Lô et préparée au quatorzième siècle, pour recevoir l'émail translucide. Des guerriers sont ciselés sur cette plaque avec un relief qui ne dépasse pas quelques millimètres.

Tout est à citer dans cette salle, où l'orfèvrerie forme un ensemble éblouis-

sant. Bornons-nous à parler de l'Évangélaire de Charlemagne, que possédait autrefois Sion, le grand reliquaire aux armes d'Aragon et de Naples, la châsse de saint Nicolas d'Amiens, l'ostensoir du quinzième siècle du séminaire d'Yvetot, et les deux bustes en argent du quinzième siècle, représentant probablement Ferdinand et Isabelle d'Aragon.

Si nous passons de l'orfèvrerie à la dinanderie, art populaire par l'originalité des ouvriers qui l'ont créé, la description devient bien difficile. Il faut voir ce que les collectionneurs ont accumulé de souvenirs de cette chaudronnerie du moyen âge née, dit-on, à Dinant-sur-Meuse : biberons, coquemars, bedasnes, mortiers, chandeliers aux formes étranges, aux sujets plus étranges encore, comme cette aquamanile qui représente, d'après le *Lai d'Aristote*, le philosophe morose dompté par la maîtresse d'Alexandre qu'il porte humblement en croupe sur le dos.

Devant l'armoire où M. Aimé Desmottes a réuni les meilleures statuettes de son musée de la place Royale, la foule stationne longuement pour regarder les saintes en extase, les vierges inclinées sur la hanche et les groupes de personnages reproduisant des scènes de l'Ancien Testament. Ils étaient artistes, non par l'instruction, mais par l'âme, ces vieux tailleurs d'images! Leur dessin n'est pas toujours correct, mais quel sentiment profond dans les attitudes! Ah! la belle époque, où les ouvriers des cathédrales gothiques montés sur leurs échafaudages attaquaient la pierre suivant les caprices de leurs ciseaux et produisaient des chefs-d'œuvre de vérité et d'expression — jamais les mêmes, comme vous pouvez en juger par la façade de Notre-Dame de Paris et par celles de Bourges et de Reims.

\* \*

La troisième salle est consacrée à cet art merveilleux de la Renaissance où la fusion se fit entre l'art antique et l'art chrétien.

Parlons d'abord des bois. C'est l'admirable table à éventail du musée de Compiègne que nous saluerons en premier. D'une belle patine blonde, elle a des couleurs exquis; ses tablettes sont supportées par des chimères dont les seins rudes pointent en avant.

Le grand dressoir de M. Chabrière Arlès, provenant de la vente Sennegond, est d'une crâne sculpture, mais d'une forme plus originale qu'élégante avec ses monstres féminins à longs cols servant de corbeaux pour soutenir le coffre aux panneaux sculptés d'arabesques et de chimères affrontées.



M. Edmond Bonnaffé s'est fait représenter par le plus délicieux des modèles : un panneau avec une nymphe couchée de l'École de Jean Goujon. M. Foulc expose son Parnasse, un vrai poème, dont la patine brune est tellement belle que l'on dirait du bronze ciselé.

Ici, l'art religieux s'affirme de nouveau avec deux reliquaires de premier ordre. Le premier, celui de sainte Ursule, fut donné en 1574, à son avènement, par Henri III à la cathédrale de Reims. C'est un navire émaillé, complètement gréé, sur le pont duquel se tiennent onze damoiselles autour de sainte Ursule, reconnaissable à son vêtement d'hermine. Ce groupe personnifie la légende des onze mille vierges, comme l'indique une inscription : *De sainte Ursulle et des XI mil vierges*. Le second reliquaire, la *Résurrection*, date de la fin du quinzième siècle. Henri II le prit dans le trésor des rois de France pour l'offrir comme *ex-voto* à la cathédrale d'Amiens, non sans l'avoir au préalable orné de son chiffre et de celui de sa Diane bien-aimée.

La céramique n'est pas moins étonnante. Le baron Alphonse de Rothschild, M<sup>me</sup> d'Yvon et M. Spitzer ont envoyé neuf pièces de cette merveilleuse faïence aux nielles étonnantes qui est le parangon de tous les grands collectionneurs et qu'on appelait d'abord la faïence Henri II. Tous les amateurs savent que feu Benjamin Fillon avait fait ensuite adopter le nom de faïence d'Oiron, croyant avoir trouvé le véritable lieu de sa fabrication. M. Bonnaffé vient de réduire cette attribution à néant en prouvant que l'immortel artiste inconnu travaillait à Saint-Porchaire.

Tant d'objets sollicitent notre attention qu'il faut hâter notre marche, et nous borner à mentionner les rustiques figulines de Palissy, ses plats à reptiles et à personnages ; puis la *Nourrice* et le *Vieilleux* de ses continuateurs d'Avon ; les instruments de chirurgie incrustés d'or ; les cuirs ciselés, gravés, dorés au petit feu ; les médailles de Dupré ; les reliures aux armes des rois de France de M. Morgand ; les deux bustes en terre cuite, *Jeanne la Folle* et *Philippe le Beau*, à M. Gustave Dreyfus ; les émaux de Limoges de M. Charles Mannheim ; le pourpoint de Charles IX du musée de Chartres et toutes les broderies sorties de l'aiguille des chasubliers de la Renaissance qui continuent l'histoire des ornements sacerdotaux commencée dans les salles précédentes.

Franchissons encore un portail. Nous sommes dans la salle des dix-septième et dix-huitième siècles. Là, le champ est

vaste. Il va du porche de l'église de Saint-Gilles à la voûte du gros Horloge de Rouen et se prolonge dans une galerie dont la commission des monuments historiques a disposé pour son exposition particulière.

Deux sphinx surveillent l'entrée de cette salle (sphinx en terre cuite, entendons-nous). Ce ne sont pas les profils sévères de l'ère égyptienne ; mais des têtes de femmes sur des corps de lévriers drapés dans des mantes Louis XV. Un tapis frangé leur couvre le dos. Ces emblèmes charmants du règne du plaisir semblent vous sourire sous leurs perruques relevées, où l'on sent la présence de la poudre.

Les meubles clairs, pimpants, frivoles, qui parlent aux sens, abondent signés en plein bois par les meilleurs faiseurs du temps : commodes ventrues, consoles rocailles, encoignures en bois des îles, régulateurs couverts en bronze doré, sièges en tapisseries de Beauvais, avec des bergerades et des fables de La Fontaine comme sujets ; et, parmi les plus gracieux produits de cette époque, la vitrine d'applique en acajou surmontée des armes de France, à M. Stettiner, et le petit bureau de dame à tambour, à dessin chinois, qui jette dans cet ensemble une note fort gaie. Bien coquet ce petit meuble en bois des îles, avec dessus de laque blanche, et qui n'a jamais subi l'injure d'une restauration.

Nous irons maintenant voir les faïences que M. du Sartel a classées avec art. Sceaux à des jardinières en camaïeu rose ; Moustiers, si bien étudié récemment par M. Eugène Fouque, exhibe un plat ovale sur lequel une Chasse à l'ours d'après Tempesta a été peinte par Gaspard Viry ; Nevers offre des buires bleues qu'on dirait persanes et une grande vasque verte soutenue par de grosses pattes d'aigle ; Rouen montre des sucriers dont la panse porte une ceinture jaune et présente, de cette époque appelée l'*apogée*, un plateau où s'enlève, sur un fond brun, une ronde d'enfants en camaïeu bleu.

Pourrions-nous oublier la porcelaine, à l'époque où elle fut la reine de la céramique par le succès de la pâte tendre et par le goût exceptionnel de ses décorateurs ? Après les beaux échantillons de Saint-Cloud, de Chantilly et de Mennecey-Villeroy, c'est Sèvres qui prend et retient toute la place. Quelles fragiles et élégantes fantaisies, ces tasses mignonnettes réunies par M<sup>me</sup> Breno ! Quel joli dessin sur ces assiettes au chiffre de M<sup>me</sup> Dubarry, écrit en fleurettes ! Quels modèles de goût, ces trois jardinières à éventail, avec leurs bordures vertes, du baron Gustave de Rothschild ! Et surtout quel admirable profil, ce vase rose ajouré de

M. Grandjean ! Il n'y a rien de plus parfait dans le genre.

De quelque côté que l'on se retourne, cet art séducteur des règnes de Louis XV et Louis XVI vous enveloppe et vous séduit. Ce sont les bustes, les éventails, les épées de cour, le Louis XIV équestre, en acier, de Girardon à M. Doistau ; le vase à godrons en marbre noir du comte Pillet-Will ; la Vierge en argent repoussé de M. Dongé ; les dessins de M. Jossé, les miniatures de M. le marquis de Thuisy ; les étuis à cire et en or de M. Kann ; les portes à deux vantaux de M. Robin Gogué ; les céladons montés de M. Spitzer ; les pendules gracieuses de MM. Vail, Stettiner et Charles Mannheim.

Je vous le dis en vérité, c'est un éblouissement pour les yeux, une fête pour l'esprit, un enchantement pour le goût, que cette Exposition du Trocadéro. Si vous aimez les arts, vous sortirez de cette galerie de Passy complètement hypnotisé.

PAUL EUDEL.

#### LE PAVILLON ESPAGNOL

#### DES PRODUITS ALIMENTAIRES

(Vue de la façade sur les Invalides.)

Après avoir reproduit la façade principale<sup>1</sup> et les salles intérieures<sup>2</sup> du pavillon où l'Espagne a exposé ses produits alimentaires, — nous donnons aujourd'hui une vue de la façade du même monument, qui regarde la place des Invalides.

Dans la muraille s'ouvrent, au premier étage, six grandes fenêtres blanches à vitraux, artistiquement sculptées, surmontées de faïences de Manise, où sont peints des animaux fantastiques. Au-dessous, de larges carreaux vernissés représentent des génies, en costume moyen âge, agenouillés et soutenant des écussons.

Un double escalier de marbre, blanc, rose et griotte, — échantillons des produits de Helva, relie par 17 marches le rez-de-chaussée en contrebas et les tourelles d'angle.

Au centre, une superbe porte mauresque, en briques rouges, à ferrures anciennes, et divisée en deux parties, interrompt le cordon de croissillons qui donnent de la lumière à l'étage inférieur, dont les inscriptions suivantes indiquent la destination : « *Vinos* » ; « *Productos alimenticios* ».

Au-dessus de la porte, comme au-dessus de celles des tourelles, une fresque représente, sur fond jaune, l'aigle à double tête, ailes déployées, et supportant l'écusson de Tolède. Dans la partie supérieure, des tours et des lions en relief, alternés, forment une gracieuse mosaïque.

Le mur de la façade est couronné par une galerie à jour, qui se continue sur les tourelles, et se termine par deux lions soutenant la tour héraldique.

La façade antérieure de chacune des tourelles est divisée en trois panneaux par deux élégantes colonnettes, ornées de dauphins et

1. Voir le n° 52.

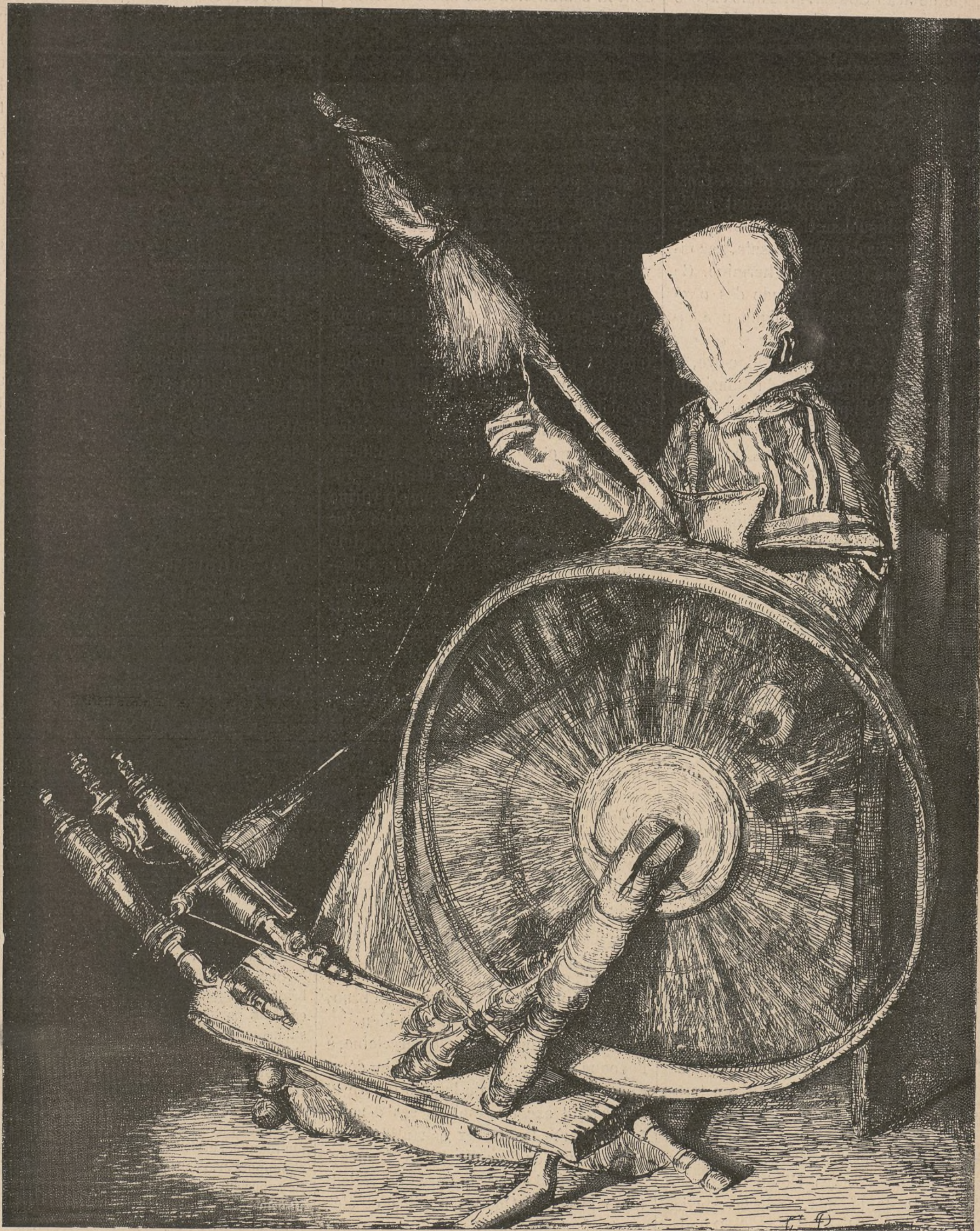
2. Voir le n° 43.



de coquillages. Celui du milieu contient une fresque, à fond gris, avec écusson gigantesque; chacun des deux autres est rempli par une faïence à fond blanc, et à dessins vert et bleu

pâles, sur lesquels se détache un chevalier armé de pied en cap, brandissant l'épée de Tolède et portant une immense bannière sur l'épaule. Au-dessus de ces faïences d'art (*azulejos*) s'é-

talent cinq rangs de bas-reliefs minuscules, où l'on distingue de belles têtes de lions, au milieu de rosaces, d'arabesques et de groupes d'animaux variés.



LA GRAVURE. — Fileuse bretonne (fac-similé d'une eau-forte de F. Bonvin).

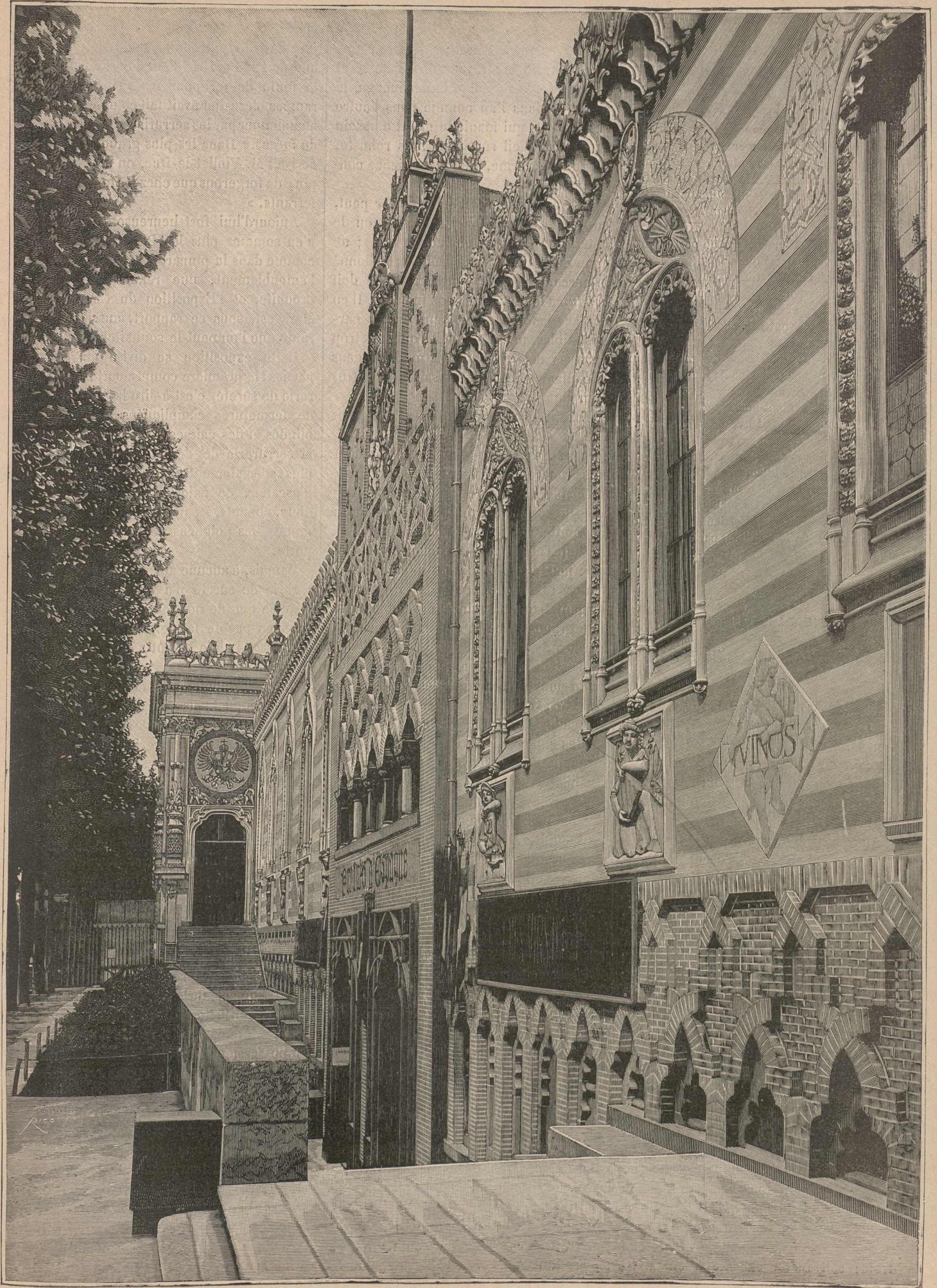
Comme nous l'avons dit, porte mauresque et palais forment un des plus beaux spécimens du style mozarabe. Les colonnes du rez-de-chaussée, qui sert de cave, sont de la même architecture et rappellent les *lagares* (pressoirs) et les

immenses *bodegas* (celliers), dont les viticulteurs de Xérès ouvrent si courtoisement les portes aux étrangers.

Ces « *bodegas* » aux façades uniformes et symétriques, sans fenêtres, manquent peut-être

de pittoresque; mais, en revanche, les parfums qui s'en exhalent frappent agréablement l'odorat. Ils présentent, comme les chais du Bordelais, le superbe coup d'œil d'innombrables barriques de toutes dimensions, alignées sur cinq ou six





FAÇADE DU PAVILLON ESPAGNOL DES PRODUITS ALIMENTAIRES.

Ayuntamiento de Madrid



rangs de haut, en pyramides, en colonnes ou en arceaux. La contenance du bodega est de 5,000 botas, chacune de 30 arrobas (15 à 16 litres), parfois même de 15,000 futailles.

Tout contribue, d'ailleurs, à éveiller ici les souvenirs de l'Andalousie. Dans les pavillons de dégustation, nous retrouvons le Xérès, bonifié par le *vino madre* (vin mère, vin très vieux gardé pour améliorer les autres), et fortement additionné d'*aguardiente*, à la grande satisfaction des Anglais qui ont une prédilection particulière pour le *brown sherry* (Xérès brun).

Nous y retrouvons aussi les Xérès secs, (*secos*), qui se distinguent par un parfum aromatique plus prononcé que l'*amontillado*, dont le goût rappelle la noisette, et qui peuvent se diviser en trois sortes : *paja* (couleur paille), *oro* (couleur d'or) et *oscuro* (foncée); et les vins doux (*dolces*), qui sont : le *pajaret* (pacaret) ou *pedro-jimenez* et le *moscatel* ou muscat. Ces derniers sont fabriqués avec du raisin doux exposé pendant une douzaine de jours au soleil; lorsqu'on le porte au pressoir, il est presque du raisin sec et contient une grande quantité de sucre. Le moscatel, fait avec des grappes de muscat, est le plus doux des trois.

Et, à côté de ces crus fameux, dont les produits se conservent intacts pendant plus d'un demi-siècle, se pressent ceux de Valence, de l'Aragon, des Castilles, de Malaga, d'Alicante, de la Navarre et des Baléares, dont l'exportation représente plus de 150 millions par an.

V.-F. M.

#### L'ART A L'EXPOSITION

### LA SERRURERIE

L'art de travailler le fer a toujours été en honneur dans notre pays. Dès les temps les plus reculés on s'y est passionné pour les ouvrages de la forge. Les Gaulois montraient déjà pour ces œuvres puissantes une aptitude particulière et un goût spécial.

Au moyen âge, ceux d'entre ces vaillants ouvriers du fer qui s'occupaient plus spécialement des travaux destinés à l'habitation formaient deux corporations particulièrement importantes; et c'est à eux et à leurs descendants qu'il faut faire honneur non seulement de ces grilles admirables, de ces peintures merveilleuses qui ornent nos cathédrales et dont le peuple, dans sa simplicité naïve, attribuait au diable la paternité, mais encore de ces livres ingénieux où sont exposés les secrets de leur profession difficile et des outils perfectionnés qui ont permis d'exécuter tant de chefs-d'œuvre.

Si l'on tient compte des difficultés spéciales que présente le travail du fer, on ne tarde pas à reconnaître que rien n'est plus honorable pour notre race que cette passion de nos ancêtres pour les beaux ouvrages de serrurerie.

Soit qu'on traite le fer à chaud et à froid; soit qu'on exécute à chaud les

soudures et les ouvrages nécessitant l'emploi de barres épaisses; soit qu'on pratique à froid les travaux de repoussé et de modelé, le relevage, le découpage, la ciselure; dans l'un comme dans l'autre cas, l'artiste qui manie le métal a besoin d'un coup d'œil sûr, d'un bras robuste, d'une main ferme, d'une expérience consommée.

Le travail qu'on fait subir au fer peut, en effet, augmenter sa qualité ou le détériorer. Trop de chaleur le brûle; un coup de marteau maladroitement donné le gerce. En outre, l'ouvrier habile doit conduire le métal avec son marteau. Il en déplace les molécules, renforce les parties faibles, appauvrit celles qui sont trop épaisses et arrive ainsi à modeler dans une plaque de tôle les saillies les plus compliquées.

Faut-il ajouter que le fer mérite à tous égards ces soins et ce déploiement de forces? Les services qu'il est appelé à nous rendre sont aussi nombreux qu'appréciables. A sa propriété de constituer sous un volume restreint la plus résistante des matières employées dans l'habitation, il ajoute l'avantage d'être abondant et d'un prix peu élevé. Aussi a-t-il été de tout temps recherché pour les emplois qui exigent, sous un mince développement, une grande force et une solidité à toute épreuve.

C'est à lui qu'on a recours exclusivement pour la fermeture des portes et des fenêtres. On en fait également des rampes d'escalier, des grilles, des cadres de glace et des lampadaires, et dans toutes ces spécialités si différentes et si variées, l'habileté des artistes qui le travaillent est arrivée à produire un nombre incalculable de chefs-d'œuvre.

Il suffit, au surplus, de contempler quelques-uns de ces magnifiques ouvrages pour s'expliquer l'enthousiasme qu'ils ont excité à toutes les époques. « La forge, écrit le serrurier Lamour dans son *Préliminaire apologétique*, est aux autres inventions de ce genre ce que le génie est aux sciences. Elle en est l'âme et la force; aucune ne peut se passer d'elle; et elle ne les a précédées toutes que pour les créer. »

Ce qu'on s'explique moins, c'est qu'après un passé si glorieux, c'est qu'après avoir passionné les plus hauts personnages, c'est qu'après avoir été pratiqué par de royales mains, l'art du serrurier, au commencement de ce siècle, tomba brusquement en décadence et fut tenu presque en mépris.

On vit alors, par suite d'une aberration inexplicable, des hommes sérieux et des artistes déclarer que la fonte grossière pouvait remplacer avec avantage le fer

délicatement forgé, et le rapporteur du jury de 1867 n'hésitait pas à reconnaître que de 1820 à 1845 l'emploi exclusif de la fonte de fer pour les grilles et les rampes d'escalier avait fait complètement abandonner par les serruriers les ouvrages de forges. « Dans les plus grandes villes, écrivait M. Viollet-le-Duc, on ne trouvait plus de forgerons que chez les maréchaux ferrants. »

Aujourd'hui, fort heureusement, nous n'en sommes plus là. Dans ce bel art, comme dans la plupart des autres arts de l'ameublement, une renaissance s'est produite, et l'Exposition du Champ de Mars est, sous ce rapport, aussi rassurante que l'on peut le souhaiter.

Cette exposition se divise en deux parties : la première comprenant la serrurerie de sûreté, c'est-à-dire la fabrication de fermetures compliquées des coffres blindés et des caisses en fer; la seconde, la serrurerie de décoration embrassant plus spécialement les grilles d'entrée, d'escalier, de balcon, les lustres, landiers, chenets, les palâtres ornés, les crémones, les poignées et les marteaux de porte.

Jamais, à aucune autre époque, la serrurerie de sûreté n'a été aussi perfectionnée que de nos jours. Jadis il n'était presque pas de fermetures qu'un serrurier assez habile ne pût assez facilement ouvrir.

Aussi les apologistes de la profession ne manquaient-ils point d'écrire que l'honnêteté et la probité devaient être, par excellence, les deux vertus dominantes de ce vaillant métier, sans quoi il n'y aurait plus de sécurité dans le monde.

Aujourd'hui, sans que l'honnêteté et la probité aient cessé d'être l'apanage des serruriers, et tout en constatant qu'il est très rare de voir un ouvrier de cette profession arrêté pour tentative ou complicité de vol, on peut constater que les spécialistes du métier, les Fichet, les Haffner, les Paublan, les Lhermitte, les Banche, construisent des portes et des meubles dont la serrurerie est si compliquée que le fabricant lui-même ne peut que très difficilement et après d'innombrables tâtonnements, même lorsqu'il est en possession des clefs, ouvrir le meuble qu'il a confectionné, et dont tous les secrets lui sont connus.

Faut-il ajouter que les coffres construits de nos jours n'ont pas seulement pour but de mettre en défaut l'adresse des filous? Il faut qu'ils résistent encore aux tentatives de la force et à la chaleur de l'incendie. De là des conditions spéciales, non seulement de fermeture, mais aussi de construction; de là l'emploi de tôles d'acier d'un seul morceau, mesurant trois et



quatre centimètres d'épaisseur, pour former l'enveloppe; de là aussi l'adjonction d'un doublage intérieur avec compartiments remplis de sable ou autre matière isolante, pour empêcher que l'élévation de la chaleur ne détruise les papiers et titres enfermés.

Enfin, dernier problème à résoudre, avec l'éparpillement actuel de la richesse mobilière, comme il n'est presque pas de famille qui ne possède chez soi une partie de son avoir en titres au porteur, il fallait créer toute une série de caisses ayant l'apparence de meubles ordinaires, et offrant cependant à leurs possesseurs toute sécurité. Ces meubles sont, au point de vue de l'art, une des curiosités de l'Exposition.

Quelques-uns consistent simplement en des meubles en bois renfermant à l'intérieur une caisse dissimulée. Telle est la belle armoire en bois de rose, rehaussée de bronzes dorés qu'a envoyée M. Banche, de Reims. Cette gracieuse et coquette armoire en contient une autre, de pareille forme, en fer, qui, en dehors, épouse tous les contours de l'enveloppe extérieure.

Un joli cabinet à deux corps, en bois sculpté, exposé par la même maison, est construit dans le même esprit et d'après les mêmes principes; mais il est d'autres meubles où l'enveloppe extérieure, toute en fer, est simplement dissimulée à l'aide d'une peinture, et cette peinture, représentant le plus souvent des bois marquetés, est parfois si parfaite que, à considérer même de très près les parois, l'illusion est absolue. Dans ce genre, M. Fichet expose des chiffonniers en palissandre et en marqueterie d'ivoire et d'ébène qui sont absolument extraordinaires.

Enfin, il convient de mentionner encore un certain nombre de grandes armoires tout en acier, avec pilastres, corniches, frises, denticules et ornements rapportés qui constituent les chefs-d'œuvre du genre. C'est chez M. Lhermitte et chez M. Fichet que se rencontrent les plus remarquables de ces meubles, dans la confection desquels on a épuisé toutes les complications de la serrurerie moderne. Serrures à clefs microscopiques mettant en mouvement une multitude de pènes énormes, combinaisons de lettres et de signes secrets impossibles à pénétrer, cachettes dissimulées avec un art exceptionnel, sonneries, avertisseurs, rien n'y manque.

Enfin, ajoutons encore qu'au point de vue de la construction artistique et de sa situation, l'armoire en acier de M. Fichet est un ouvrage fort remarquable. Ce célèbre fabricant, au surplus, n'a fait

que se conformer aux traditions de ses confrères les serruriers décorateurs qui se montrent des artistes de premier ordre.

Je connais peu d'ouvrages anciens, en effet, qui soient beaucoup plus beaux que les rampes de balcons et d'escaliers que M. Moreau a exécutées sur les dessins de M. Daumet, l'éminent architecte. Ces rampes et leurs départs, en fer forgé et cuivre relevé, englobant dans de gracieux rinceaux des O et H entrelacés, mêlés de fleurs de lis et de couronnes, sont du plus beau travail et du plus grand effet.

On ne peut guère leur comparer comme beaux ouvrages exécutés en notre temps que le départ de rampe en acier poli et bronze doré que M. Denière exposait déjà en 1878 et qu'il nous montre encore cette année. Chez M. Moreau, nous remarquons également de beaux chandeliers suspendus, représentant des monstres, aigles, serpents et chimères, un peu lourds peut-être, mais qui dénotent un art absolument maître de tous ses moyens.

L'exposition voisine, de M. Roy, nous montre une balustrade Louis XIV en fer noirci et en cuivre poli, ainsi qu'une grille d'entrée d'un travail remarquable et d'un heureux modèle; et chez M. Bernard nous notons un départ de rampe en fer forgé et noirci et une grille de balcon en fer poli et cuivre doré qui méritent aussi une mention spéciale.

Enfin, pour terminer, il nous faut citer les chenets, lustres, landiers en fer forgé et en tôle relevée qu'expose M. Augoyat et auxquels on ne peut reprocher que de marquer un peu trop de réminiscence de modèles anciens. Une cheminée compliquée et d'un joli dessin en tôle relevée, exécutée par ce même industriel; des marteaux de porte, serrures à palâtres ornés en cuivre et fer ciselés, découpés, repercés, etc., envoyés par la maison Fontaine, et enfin des pommes d'escaliers, boutons, poignées, crémones, exposés par M. Simon et par M. Rouillard, complètent dignement l'Exposition du Champ de Mars.

Tous ces ouvrages, d'une bonne facture et d'un dessin heureux, font honneur à notre serrurerie d'ameublement. Il ne faut pas y chercher des chefs-d'œuvre comme ceux exécutés jadis par Domenico Cucci pour les Tuileries et pour Versailles. Il faut y voir simplement de bons travaux courants, infiniment supérieurs comme fabrication et comme goût à ceux qu'on faisait il y a vingt ans à peine, et beaucoup plus soignés que tout ce que l'on fait en dehors de chez nous.

HENRY HAVARD.

## LES FÊTES DE L'EXPOSITION<sup>1</sup>

L'affluence était aussi considérable vers l'avenue du Bois-de-Boulogne et les Champs-Élysées : une quadruple rangée de curieux attend fiévreusement le retour des troupes et de M. Carnot, qui arrive à cinq heures, et ne cesse d'être acclamé chaleureusement pendant tout le parcours du Bois au palais de l'Élysée. Vient ensuite les généraux avec leurs officiers d'ordonnance, les régiments de l'armée active et de l'armée territoriale, et chacun d'eux a sa part d'acclamations.

Enfin, vers sept heures, Paris est rentré dans Paris, quitte à retourner, le soir, au Bois de Boulogne, pour aller contempler les illuminations.

Parmi toutes les décorations, en effet, les plus belles, sans contredit, et les plus brillantes étaient l'immense avenue allant de la place de la Concorde au lac du Bois de Boulogne, et celle partant du cours de Vincennes pour se terminer au plateau de Gravelle, en traversant le bois.

Le ciel s'était éclairci; mais les illuminations se sont inévitablement ressenties des ondées de la journée. On avait fait le projet de relier, à travers Paris, par une suite ininterrompue de lustres et de cordons lumineux, le Bois de Boulogne au Bois de Vincennes; l'effet n'a pas répondu à l'attente. Les verres de couleurs, placés dès la veille, ont médiocrement brillé! L'aspect de la place de la Concorde et des Champs-Élysées, en revanche, était splendide, grâce aux globes blancs éclairés au gaz et aux ballons rouges suspendus aux arbres. Comme les années précédentes, les monuments publics étaient ceints de leurs multiples rampes de gaz. La Sorbonne avait inauguré l'illumination de ses nouveaux bâtiments.

Il faut renoncer à donner même une idée approximative des milliers et des milliers de promeneurs qui inondaient les places, les rues, les quais et toutes les voies qui conduisent au Bois et à l'Exposition; on ne marchait pas, sur la place de la Concorde, on était porté.

Jamais on ne déploya une profusion de lampions et de lanternes pareille à celle du Bois de Boulogne; les feux de Bengale et les illuminations multicolores, dans le feuillage, le transformaient en un décor de féerie. Des orchestres, installés dans des gondoles, se faisaient entendre. Un feu d'artifice était ensuite tiré sur le lac même; une des pièces les plus curieuses était une cascade lumineuse tombant dans le lac, auprès du pont qui relie les îles.

Cette fête vénitienne a été un triomphe pour ses organisateurs, et, de même que tous les verres de couleurs ont brillé jusqu'au bout, aucune pièce du feu d'artifice n'a raté.

Le Bois de Vincennes avait été transformé en véritable Olympe. Des lampions ponctuaient les bords du lac et les rives des deux îlots. Les rampes des ponts étaient dentelées d'arabesques lumineuses et surmontées de kiosques aux capricieux dessins. Des girandoles dans tous les arbres, des arcs de triomphe étincelants, une simili Tour Eiffel aux mille feux colorés. Des guirlandes entrecoupées de lustres courent sur les frises du temple grec de l'île de Bercy; la coupole est revêtue d'une cuirasse étoilée. Des feux de Bengale éclairaient la grotte. Sur le terre-plein, on tire un beau feu d'artifice, dont les pièces principales représentent la *Liberté*

1. Voir les n° 69 à 72.



*éclairant le monde* et le portrait du Président de la République. Les élégantes flottilles de la Seine et de la Marne, décorées de gracieuses lanternes vénitiennes, sillonnent le lac Daumesnil. Là encore ce n'est pas une foule, c'est une cohue, mais une cohue de gens heureux de jouir de toutes ces merveilles éphémères.

Trois grands feux d'artifices furent tirés, à neuf heures et demie, aux Buttes Chaumont, au parc Montsouris et à l'île des Cygnes; ce dernier était le plus couru. Tous les trois réussirent parfaitement; les pièces, n'ayant été montées que dans la soirée, n'avaient été nullement endommagées par l'eau et brillaient de tout leur éclat.

Au retour, les promeneurs que n'avait pas

lassés une excursion lointaine dans les marécages du Bois de Boulogne, continuaient leurs pérégrinations à travers la ville.

Dans tous les arrondissements, sur les places et dans tous les carrefours, des bals s'étaient organisés comme les années précédentes, mais avec cette innovation que trois grands bals populaires, en quelque sorte officiels, étaient donnés place de l'Hôtel-de-Ville, place de la Bastille et place du Palais-Royal. Sur chacune de ces places, une estrade avait été dressée et décorée de mâts, d'oriflammes et illuminée avec des verres de couleurs. Les orchestres se composaient d'instruments à cordes et à vent, contrebasses, violons, tambours, pistons, clarinettes, flûtes, etc. Les musiciens n'avaient pas

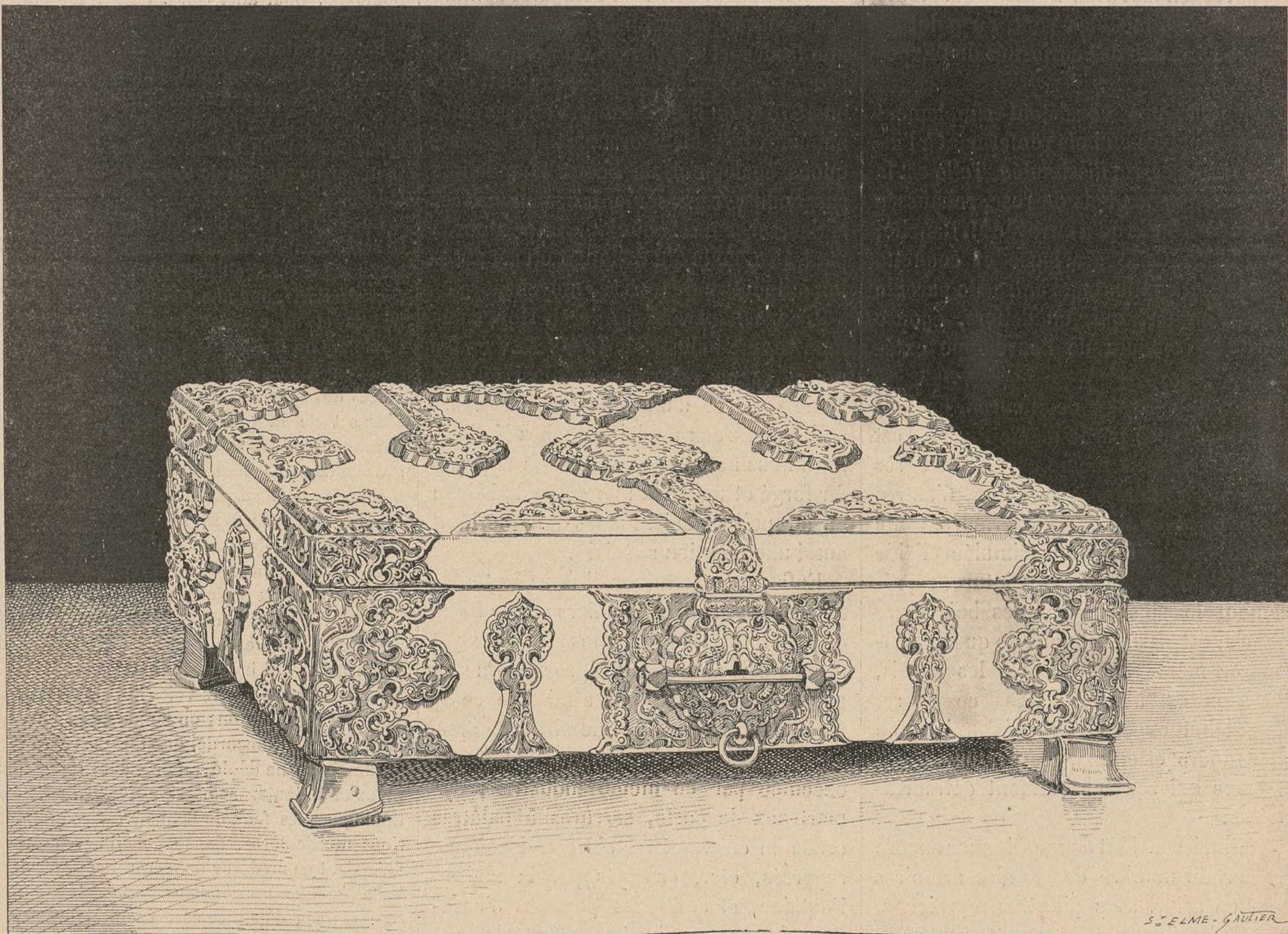
pris l'accord que déjà danseurs et danseuses étaient en place, et les polkas et quadrilles se prolongeaient jusqu'au matin avec la même animation et la même bonne humeur.

## V

## LE BANQUET DES MAIRES

Le 18 août, un banquet était offert, dans le Palais de l'Industrie, aux maires des communes de France.

Le rendez-vous des convives, — au nombre de quinze mille, — était l'Hôtel de Ville, dont M. Chautemps et tous les conseillers municipaux de Paris faisaient les honneurs. Autour des buffets improvisés fraternisaient cordialement am-



EXPOSITION RÉTROSPECTIVE. — Cassette arabe, prêtée par la cathédrale de Bourges.

bitryons et invités, cimentant ainsi la sympathie et la bonne amitié qui unissent les départements à Paris.

Des milliers de curieux stationnent sur toute la route que parcourra le cortège sur la place, dans la rue de Rivoli et aux Champs-Élysées.

A cinq heures et demie, quelques cordons de gardiens de la paix s'avancent. Les gardes républicains forment la haie des deux côtés de la chaussée; la circulation des voitures est interrompue.

La musique de la garde républicaine précède le président et les membres du Conseil municipal de Paris, portant tous le ruban bleu et rouge en sautoir sous l'habit, et leur plaque distinctive à la boutonnière. M. Chautemps est escorté par les maires des deux plus petites communes de France, représentées par M. Nolle, maire de Vandherland (Seine-et-Oise), commune de trente

habitants, et M. Robert, maire de Bressancourt (Haute-Marne), village de quarante-huit âmes.

Ces magistrats municipaux ne paraissent nullement gênés par cet excès d'honneur. On remarque aussi parmi les premiers le chef Ben-Ratez, en costume oriental, et les maires d'Alger, d'Oran, de Constantine et de nos principales colonies.

A la tête de chaque groupe, marche un porteur tenant en main une hampe bleue au bout de laquelle est fixé un écriteau bleu et blanc, avec le nom du département auquel appartient le groupe.

La musique du 102<sup>e</sup> de ligne marchait en tête de la deuxième partie du cortège, que terminait la musique du 104<sup>e</sup>, des gardes républicains à cheval et des sergents de ville.

Le fameux cri « Que d'eau! Que d'eau! » du *Voyage en Chine* pouvait être remplacé par

celui « Que de maires! Que de maires! » L'impression, néanmoins, était des plus favorables; car tous faisaient très bonne figure. Vieux ou jeunes, — ces derniers étaient les plus nombreux, — citadins ou villageois, les uns portaient haut leurs chefs respectables et blanchis, les autres marchaient d'une allure accorte et décidée; presque tous étaient vêtus de noir, en redingote, en chapeau haut de forme, fort corrects pour la plupart.

Quelques-uns en costume breton, avec le col et le parement en velours, laissant paraître un brin de dentelle blanche; d'autres, avec un béret basque, fort peu avec la blouse neuve aux chatoyants reflets violâtres, se faisaient plus remarquer parmi leurs collègues.

(A suivre.)

V.-F. M.









SCAUX. IMP. CHARAIRE ET FILS.

BEAUX-ARTS. — LA RÉCRÉATION, tableau de M. GEOFFROY.



